

Lettre de M. Daniel Roux

Un lendemain de veille qui laisse songeur

Après avoir perdu mon pari du référendum – j'avais gagé que seuls les Newfies voteraient pour le Oui –, j'ai été confronté hier matin à un lendemain de veille qui s'inspirait plutôt d'un retour vers le futur.

Dans la toute petite salle du Cinéma Parallèle où Radio-Québec avait convoqué quelques journalistes, j'ai été propulsé dans un univers socio-culturel assez particulier où filaient, pour le commun des mortels, des images et témoignages discordants.

On montrait aux journalistes les deux premiers d'une série de sept documentaires qui seront diffusés à Radio-Québec à compter du 2 novembre. Le premier, «Entre solitudes», propose la vision empreinte d'amertume de la communauté anglophone montréalaise qui assiste depuis 1970 à l'érosion de son piédestal ainsi qu'à l'éclosion d'une forte personnalité de la majorité francophone. Le second documentaire, «État critique», cerne le monde intransigeant de gens dont le milieu culturel québécois subit la carrière: ça parle des critiques, surtout des critiques de théâtre. de musique et de cinéma.

Du premier jusqu'au second visionnement, j'ai assisté à une dégringolade de mythes qu'entretient une société bien alignée vers ses intérêts et bien souvent portée à ajuster ses œillères pour mieux voir le champ de vision qui lui appartient ou mieux ignorer celui qui doit lui échapper.

Une communauté persécutée ?

Dans «Entre solitudes •, la première surprise nous est lancée par la productrice Irène Angelico qui avoue avoir été étonnée que son projet ait été retenu par Radio-Québec. Son étonnement vient du fait que le documentaire, articulé autour des malheurs des anglophones montréalais, dépeignait un envers de la médaille qui pourrait possiblement déplaire aux francophones.

Le journaliste Josh Freed, bien connu des lecteurs de The Gazette, agit comme cicérone dans les rues anglophones de la métropole, comme témoin des espoirs perdus et comme porte-parole des anglos

qui se disent écartelés entre le Québec, le Canada et une identité montréalaise.

Au fait, détestez-vous les anglophones? Moi non. Et pourtant, ils s'estiment persécutés, voire haïs par les francophones de la ville. Ils reviennent constamment sur les blessures infligées par la Loi 178 sur l'affichage unilingue et parlent de trahison.

I beg your pardon?

À Pointe St-Charles, de jeunes adultes. anglophones envisagent l'exil. A Toronto ou Vancouver. Parce qu'il leur faut apprendre le français juste pour postuler un emploi. Ils trouvent cette exigence aberrante.

Si on retourne pas si loin que ça Josh Freed départage torts et raisons dans le documentaire «Entre solitudes» que Radio-Québec diffusera le 2 novembre.

Dans le temps, disons dans les années 50 et au début de la décennie suivante, on se rappellera que les francophones de Montréal, majoritaires dans leur ville, devaient absolument parler l'anglais pour avoir le droit de travailler. Avez-vous parlé de ça à vos jeunes anglophones? que je demande à Josh Freed. Un silence éloquent tient lieu de réponse... En regardant et écoutant «Entre solitudes», il se dégage un sentiment d'impuissance face au cul-de-sac dans lequel s'enferment les anglophones. «C'est terrible d'être l'ennemi», répètent-ils.

Ennemi? Voyons donc! Francophones, anglophones et allophones devraient pourtant savoir qu'il y a au Québec un seul ennemi commun: l'hiver!

Le documentaire est bien fait... et il fait bien mal en provoquant le contraire de l'effet désiré au départ. On voulait insister sur l'injustice que croient percevoir les anglophones. On doit hélas conclure qu'ils n'ont rien compris.

Les critiques soumis à la critique

«Qui aime bien châtie bien», disait Marcel Jean hier midi en présentant son documentaire «État critique» qui pose sa lentille et

son micro sous les yeux et le nez des critiques culturels québécois qui rétrécissent chaque jour leur cercle d'amis.

Lui-même ex-critique littéraire au Devoir, Marcel Jean a franchi la clôture en 1988 pour épouser la créativité et depuis il se retrouve sous la loupe des bonzes de la culture qui ne se noieront jamais sous une vague d'humilité et de modestie.

Le sujet s'intéresse plus particulièrement à deux spécimens de la critique: Claude Gingras de La Presse et Robert Lévesque du Devoir. Gingras n'a jamais eu la douceur de Cotonnelle et la rugosité de son propos s'appuie sur une vaste connaissance de la musique classique.

Qu'on aime ou pas, on se doit de le respecter. Dans «État critique», il vole le show en partageant l'état d'âme qui anime un critique.

Cette incursion de Marcel Jean dans les coulisses du savoir et du pouvoir mérite d'être suivie par les téléspectateurs. Mais le temps presse et j'ai une critique à écrire. J'y reviendrai.

Promis.